

« **La performance de Valentin
Rossier tient du miracle** »
Éric Glover, Courrier international

« **Grand comme
une scène du monde** »
Brigitte Salino, Le Monde

Le Grand Cahier

30 août — 7 octobre 2020

d'après le roman d'**Agota Kristof** paru aux Éditions du Seuil
Valentin Rossier adaptation, mise en scène et jeu

dramaturgie Hinde Kaddour **musique et conception sonore** David Scrufari
lumières Davide Cornil **production** New Helvetic Shakespeare Company
administration Eva Kiraly

7, rue Véron 75018 Paris
M° Abbesses ou Blanche

Manufacture
des **Abbesses**
Théâtre contemporain

Réservations 01 42 33 42 03
manufacturedesabbesses.com



« — Vous connaissez donc les Dix Commandements. Les respectez-vous ?
— Non, Monsieur, nous ne les respectons pas. Personne ne les respecte.
Il est écrit "Tu ne tueras point" et tout le monde tue. »

EN QUELQUES MOTS

Le Grand Cahier, fable incisive, roman d'apprentissage à l'humour noir, nous fait traverser, à travers le regard de deux enfants – deux frères jumeaux –, les conséquences tragiques de la guerre et du totalitarisme.

RÉSUMÉ

C'est une suite de saynètes tranquillement horribles.

Sans fard. Sans la moindre trace de sensiblerie.

Dans une grande ville qu'occupent les armées étrangères, la vie est devenue impossible. La disette menace. Une mère conduit ses enfants à la campagne, chez leur grand-mère. Terrible grand-mère : sale, avare, méchante, meurtrière.

Loin de se laisser abattre, les deux jumeaux apprennent seuls les codes de la vie et de la cruauté. Abandonnés à eux-mêmes, ils s'appliquent à dresser chaque jour, dans un grand cahier, le bilan de leurs progrès et la liste de leurs forfaits.

Agota Kristof écrit la guerre à travers les yeux de l'enfance. Les deux garçons de son roman, plumes fictives du *Grand Cahier*, tâchent de vaincre, à travers l'exercice quotidien de la souffrance – et de l'écriture –, la douleur, la chaleur, la faim, tout ce qui fait mal. Désir naïf et légitime, né des rigueurs d'une époque.

Jetés hors de l'enfance, dans un monde en déficit d'humanité, ils sont la cicatrice de la guerre, avec leurs yeux où percent clarté, solitude, abandon et cruauté. Ils ne sont plus les victimes de la guerre : ils sont la guerre.

NOTE D'INTENTION

La volonté de reprendre ce seul en scène, créé voilà quinze ans, tient du fait qu'il n'y a pas, à ma connaissance, de récit plus fort sur les conséquences de la guerre sur les civils et particulièrement sur les enfants. Témoins et victimes de la sauvagerie des adultes, ils courent en permanence le risque de s'identifier à l'agresseur et de devenir, à leur tour, meurtriers.

Le Grand Cahier, par le choix d'une écriture glacée, conduit à son extrême limite cette représentation de l'enfance dévastée : anesthésie de la vie émotive, destruction de tout ce

qui peut faire lien avec autrui, insensibilisation à la mort reçue ou donnée. Je considère cette chute hors de l'humain comme une technique, mutilante, de survie.

Il ne s'agit pas de raconter la guerre, mais de la vivre de l'intérieur. À l'image de ces enfants, il est nécessaire de la banaliser afin d'aller à l'essence du traumatisme romanesque minutieusement composé par Kristof. Son écriture ne s'abandonne jamais aux privilèges d'un protocole compassionnel : elle dénonce, brutalement, l'absence de compassion. C'est en cela que *Le Grand Cahier* est unique en son genre, un chef-d'œuvre de la littérature romande, reconnu au-delà des frontières et du temps.

NOTE DE MISE EN SCÈNE

Faire revivre ces enfants sur scène. Sans fausse théâtralité, sans artifices. Recréer cette performance dans la plus simple servitude d'une écriture symbiotique entre le « dire » et « l'être ». Repenser l'adresse, de façon plus surprenante peut-être, pour le moins marquée par les récentes expériences de la compagnie.

Ce seul en scène, c'est s'oublier soi-même, oublier le regard de l'autre. C'est tâcher de se maintenir, lucide et placide, sur un fil. Éviter tant bien que mal l'émotivité afin de se rapprocher du récit – devenir ce récit. Incarner, enfin, une mémoire affective, sans affectation mais avec humanité. Dire ces mots qui ne m'appartiennent pas, sans trop mentir.

LE MONOLOGUE, UNE NÉCESSITÉ

Être seul en scène, c'est rejoindre la solitude extrême de ces enfants à travers leur récit. D'ailleurs l'interrogation demeure : s'agit-il de deux jumeaux ou d'un enfant unique ? L'imaginaire d'un seul aurait-il créé un frère à son identique ? « À deux on est plus fort » : là pourrait résider en filigrane le moteur caché du roman. À cette question, Agota Kristof m'avait répondu : « Je ne sais plus... ». Un doute subsiste donc, même dans la mémoire de l'auteure.

C'est sur ce doute – qui semble levé quand le texte s'achève, mais l'est-il vraiment ? – que se fonde le parti pris dramaturgique. Celui d'envisager, *en même temps* que l'existence des deux jumeaux, celle d'un enfant solitaire dont le frère serait une émanation imaginaire destinée à conjurer l'insupportable.

Je veux entraîner le spectateur sur le chemin de ce doute, l'inviter à s'abandonner à ses abîmes. Tâcher aussi de saisir au plus près cette capacité à se distancier de soi-même – peut-être l'effet psychique le plus dévastateur des situations de violence extrême ? Comprendre enfin les techniques de survie d'enfants placés dans des situations traumatiques.

S'inventer un frère jumeau, c'est indéniablement une façon de survivre pour Agota Kristof.

Valentin Rossier

Le Monde

La survie de deux enfants dans la guerre

Un « Grand Cahier » en forme de conte amoral.

Par Brigitte Salino - Publié le 26 janvier 2006 à 15h26 - Mis à jour le 26 janvier 2006 à 15h26

Cet homme en costume sombre, là, seul sur la scène dans un cercle de lumière, va-t-il bouger, à un moment ou à un autre ? Non, il restera immobile, les jambes plantées dans le sol, les bras le long du corps, laissant à son visage et à sa voix le soin de dire *Le Grand Cahier*, d'Agota Kristof. Et ils diront tout, et vous verrez tout — les enfants, la guerre, la vie plus forte que la mort obsédante — passer à travers eux, en d'infimes modulations que vous suivrez comme le trajet d'une goutte sur une vitre, happé par ce jeu du peu qui devient grand comme une scène du monde.

Oui, cet homme, le comédien suisse Valentin Rossier, franchit seul cette frontière imperceptible mais bien réelle où ce qui pourrait n'être que la simple lecture d'un texte devient théâtre. Et c'est impressionnant de le voir et de l'entendre. Aussi impressionnant que d'ouvrir *Le Grand Cahier* et de suivre l'histoire des jumeaux qui ont fait entrer Agota Kristof en littérature. C'était en 1987.

Venue de Hongrie, où elle est née en 1935, la dame s'était installée en Suisse romande, où elle travaillait dans un atelier d'horlogerie. A son arrivée, en 1956, elle ne connaissait pas un mot de français. Vingt ans plus tard, elle livrait son premier livre, écrit dans un français précis : ce *Grand Cahier*, roman d'apprentissage de deux enfants dans la guerre.

Un jour, ils sont venus de la ville avec leur mère aimante et aimée, qui les a laissés à la campagne auprès de leur grand-mère méchante et terrifiante. Leur mère voulait les protéger, elle les a abandonnés à la plus grande violence. Alors ils ont décidé de s'aguerrir, de vaincre la douleur, la chaleur, le froid, la faim.

C'est cela qu'ils racontent dans ce *Grand Cahier* en forme de conte amoral : les initiations terrifiantes liées aux rares moments de douceur ; la survie de deux êtres, qui n'en forment peut-être qu'un : la gémellité du bien et du mal, en somme, tout entière contenue dans le jeu de Valentin Rossier.

Brigitte Salino



Courrier international

À cahier ouvert

Publié le 23/07/2004 – 15:10

Le Grand Cahier d'Agota Kristof constitue un piège du théâtre. Par son humour noir, son culte de la duplicité, ce calme et paisible conte de la méchanceté et de la misère quotidienne ne peut qu'attirer metteurs en scène ou acteurs.

Mais gare : le vocabulaire minimaliste, les phrases courtes, la construction en dialogue, participent d'une mécanique d'écriture au service d'un récit noir de deux enfants perdus dans un monde en guerre – la Seconde Guerre mondiale en l'occurrence. Deux mômes qui s'adaptent tant bien que mal à une grand-mère sincèrement méchante, un rejet banalement odieux de la part des villageois, une absence complète d'affection. Les deux enfants – des jumeaux apparemment, mais cela n'est jamais vraiment dit – se défendent en s'imposant des « exercices » toujours plus durs, comme se frapper l'un l'autre le visage jusqu'à ce qu'il soit complètement tuméfié, ou s'insulter sans fin pour devenir imperméables aux mots. Agota Kristof n'épargne rien à son lecteur : ni la sexualité dite « déviante », ni la violence ordinaire, ni la haine quotidienne, ni la lâcheté courante.

Là où la performance de Valentin Rossier, acteur suisse plutôt coutumier de Shakespeare, tient du miracle, c'est qu'il parvient à fasciner, à attraper le spectateur, à le garder sous sa coupe durant une heure vingt sans faire un geste ! Pas un mouvement dans cette mise en scène hors norme, où un rideau rouge et une lumière étudiée à la perfection soulignent au mieux ce texte dépouillé et sans artifices. D'une voix monocorde mais jamais monotone, avec un jeu de tonalités incroyablement subtil, vivant, l'acteur amplifie encore la schizophrénie de l'œuvre, marque admirablement le processus d'insensibilisation entamé par les enfants, comme il marque avec tout autant de précision à quel point les deux gamins restent humains.

Valentin Rossier ne dit pas *Le Grand Cahier*, il le délivre, le porte en chaque spectateur, créant une profonde émotion sans pathos. Dans la grande kermesse d'Avignon, *Le Grand Cahier* interprété par Monsieur Rossier a plus que voix au chapitre.

Éric Glover

BIOGRAPHIES



© Sandro Campardo

Agota Kristof naît en Hongrie en 1935, un pays qu'elle fuit lors de la répression soviétique de 1956 pour se réfugier avec sa fille et son époux en Suisse à Neuchâtel. Elle travaille dans une usine d'horlogerie et écrit des poèmes, le soir, en hongrois puis en français, la langue de son exil. Elle rédige ses premières pièces de théâtre dans les années 1970, puis la trilogie romanesque dite « des jumeaux » (composée du *Grand Cahier*, de *La Preuve*, et du *Troisième Mensonge*), qui connaît un immense succès. Elle reçoit le Prix Schiller en 2005 et le Prix de l'État autrichien pour la littérature européenne pour l'ensemble de son œuvre en 2008. Elle meurt en Suisse en juillet 2011, à l'âge de 75 ans.



© Carole Parodi

Valentin Rossier, metteur en scène et comédien, a dirigé le Théâtre de l'Orangerie de Genève de 2012 à 2017. Il est actuellement directeur artistique du « Tour Vagabonde Festival ». Depuis sa formation au Conservatoire de Genève, il n'a cessé de fouler les planches et de signer des mises en scène marquées par une esthétique épurée et un travail sur le jeu d'acteur qui tente de saisir au plus près la complexité des êtres.

S'il fréquente assidûment les écritures de Shakespeare, il monte également des auteurs tels que Brecht, Tchekhov ou Dürrenmatt. Parmi ses récentes mises en scène (dans lesquelles il interprète toujours un rôle) : *L'Île des esclaves* de Marivaux, *Hamlet ou l'anatomie de la mélancolie* d'après Shakespeare, *Qui a peur de Virginia Woolf* d'Edward Albee et *Lisbeths* de Fabrice Melquiot.